LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

23 Juillet 1899. — N° 45.

(Cliché J. Beau).

LE LION ET LE TAUREAU A ROUBAIX

Ce spectacle qui avait attiré aux arènes de Roubaix plus de dix mille personnes n'a pas eu tout l'intérêt qu'on en attendait. Comme le montre notre photographie, le lion se trouvant très mal à l'aise en face du taureau cherche une issue à la cage.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LES CHASSEURS DE FAUVES.

La Chasse aux grands Fauves

M. Edouard Foa, l'explorateur bien connu, vient de publier chez Plon, un volume des plus passionnants et des mieux illustrés sur la chasse aux grands fauves dans l'Afrique centrale. L'intrépide chasseur a bien voulu autoriser la *Vie au Grand Air* à publier un extrait de son livre et quelques-unes des photographies les plus caractéristiques.

Avant d'entrer dans mon sujet, je vais renseigner le lecteur sur l'armement et l'équipement que j'ai emportés pour cette expédition, en vue de chasser les animaux qui habitent l'Afrique centrale et qui sont : l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le lion, le léopard, la panthère, la girafe, le buffle, les antilopes de plusieurs espèces, le phacochère et le sanglier, l'hyène et une foule de petits carnassiers d'une taille inférieure.

J'ai déjà exprimé mon opinion sur les fusils de gros calibre (1) : si vous n'avez dans votre arsenal ni calibre 12, ni calibre 8 rayés, n'en achetez pas, sauf si vous êtes certain d'aller dans un pays où les éléphants abondent, et ces pays deviennent, hélas! de plus en plus rares.

Dans certaines circonstances, cependant, ces armes peuvent être utiles.

Aussi, comme je projetais un voyage dans certaines parties de l'Afrique centrale où je comptais trouver des éléphants, je pris à tout hasard une de mes deux carabines doubles, calibre 8, rayées, avec 200 cartouches.

Mes armes principales étaient deux express rifles calibre 577 doubles. L'une de ces carabines avait été construite spécialement pour moi, d'après mes indications, par M. Galand, l'armurier bien connu, qui m'avait déjà armé plusieurs fois. J'avais demandé une réduction excessivement légère du calibre dans la moitié antérieure du canon; une petite augmentation de l'épaisseur des canons, sans souci du poids; le raccourcissement des canons; une grosse mire à pois et un triple verrou, *top-lever*. Je voulais, par-dessus tout, un express d'une solidité à toute épreuve. Cette arme, que j'appellerai mon express n° 1, a été si bien faite, qu'après trois ans et demi de chasses, de tribulations, d'à-coups et de maniement, pendant lesquels j'ai tiré six à sept cents cartouches, elle n'a eu besoin, à mon retour, que d'un nettoyage. Quant à sa pénétration, on s'en rendra compte en lisant les chapitres qui suivent et, plus spécialement, le dixième.

L'express n° 1 pèse 5 k. 030. Le n° 2 est celui que mes lecteurs connaissent déjà; il sort également des ateliers de M. Galand et a fait toutes mes chasses de 1891 à 1883; j'ai abattu avec lui plus de 300 bêtes; ses canons sont un peu plus longs, avec un guidon et un point de mire en diamant; son poids est moindre : 4 kilogr. 800 seulement.

J'emportais à titre d'essai et non sans quelque méfiance une carabine double, du calibre 303 anglais, c'est-à-dire un peu plus faible que le Lebel. Cette carabine, qui avait la forme d'un express rifle très étoffé pour son calibre, était un des premiers exemplaires de l'express Metford qui aient paru sur le marché de Londres; c'était une adaptation du fusil de guerre Lee-Metford, à six coups et à un seul canon; pour l'appliquer à la chasse, on lui avait donné deux canons, mais en supprimant le système de répétition, comme dans les carabines ordinaires. Les deux premières armes de ce genre avaient éclaté dans la figure de leur propriétaire. La troisième, celle que j'emportais, avait été renforcée de façon à résister à l'action des poudres de guerre anglaises sans fumée, la *cordite* et la *rifleite*, qui mettent les chambres à de rudes épreuves; aussi pesait-elle 4 kilogr. 630, malgré son petit calibre, c'est-à-dire presque autant qu'un express. Cette arme, que j'appellerai mon 303, a prouvé qu'elle était admirablement établie, puisque j'ai tiré avec près de mille cartouches sans le moindre accident. Un télescope, ajusté sur le canon, devait servir à grossir le gibier, par conséquent à le rapprocher; mais je n'ai jamais pu faire usage de cet instrument, et je vous engage, si on vous en propose un, à ne pas faire cette dépense inutile.

Toutes mes carabines avaient la crosse cuirassée, c'est-à-dire protégée par une plaque d'acier, ce qui empêche le manche de se briser trop facilement s'il reçoit un coup violent ou si un animal marche dessus.

Comme armes non rayées, je n'emportais qu'un winchester de chasse à six coups, calibre 12, très bon fusil pour un dur service, ayant l'avantage d'avoir ses pièces interchangeables et tout à fait suffisant pour tuer quelques pintades ou tirer de nuit à chevrotines. Pous se défendre contre les indigènes, la nuit surtout, ces projectiles valent infiniment mieux que les balles.

J'avais encore un petit fusil de chasse à deux coups, calibre 32, pour les petits oiseaux destinés aux collections et qu'il fallait ne pas abîmer, sans compter deux grands revolvers Galand et un petit tue-tue, pour l'imprévu, car il ne faut pas oublier que je projetais, en partant, de traverser des régions où Stanley, Peters, Wissmann et beaucoup d'autres ont eu des difficultés extrêmes avec les indigènes.

Voici donc l'armement que j'emportais pour la chasse :

1° Une carabine rayée double calibre 8;
2° Deux carabines express calibre 577;
3° Une carabine express calibre 303 (Metford);
4° Un winchester lisse à six coups calibre 12.

Quant à mes munitions, j'en donne ci-après l'énumération détaillée :

Calibre 8. — 100 cartouches faibles à balle ronde de 76 grammes pour les buffles ou pour achever les gros pachydermes;
100 cartouches fortes à balle conique de 118 gr. 550, pour éléphants et rhinocéros.
Express 577. — 1600 cartouches à balle express (avec tube cuivre), pesant 33 gr. 85;
800 cartouches à balle pleine, plomb ordinaire, de 39 gr. 650.
Express 303 (*Metford*). — 500 cartouches à balle *solid* à grande pénétration, pour la défense ou les coups à la tête (hippopotames, éléphants, rhinocéros); balle de 13 gr. 8;

2,400 { cartouches à balle *Jeffery* (14 gr. 10);
— à balle *Hollow* (12 gr. 650);
— à balle *soft nosed solid* (13 gr. 925);
— à balle *soft nosed express* (13 gr. 974).

DEUX ENNEMIS : le « 303 » et une nsouala.

(1) *Mes grandes chasses*, p. 321, 332.

RODZANI : Ce soir, pour changer, nous mangerons du zèbre...

Deux mots pour expliquer ces diverses variétés.

Les balles *solid* sont, comme celles du Lebel, entièrement recouvertes de nickel. Les *Jeffery* sont tronquées à leur pointe et présentent des fentes longitudinales qui leur permettent de s'écraser. (C'est ce qu'on a appelé dernièrement des *dum-dum*.) Les *Hollow* en diffèrent en ce qu'elles ne sont pas fendues ; par contre, un évidement va de leur pointe à la moitié de la longueur : il est rempli de cire. Les *soft nosed solid* n'ont d'enveloppe de nickel que jusqu'aux trois quarts, de sorte qu'à la pointe le plomb est à nu. Les *soft nosed express* sont construites de même, mais leur ogive est creuse et remplie soit de cire, soit d'un tube en cuivre. De ces quatre dernières variétés, emportées pour que j'en fisse l'essai, et que j'ai soumises à des expériences multiples et concluantes, je n'en ai retenu que deux : la balle *Hollow* et la *soft nosed express*, toutes deux à cavité remplie de cire. Pour les petits animaux et les antilopes, jusqu'à l'élan *exclusivement*, elles sont excellentes. A partir de l'élan, il faut l'express rifle 577.

Toutes mes munitions, fournies par Eley et Kinoch, étaient emballées dans des boîtes soudées en zinc, à raison de 10 cartouches par boîte.

Je ne me sers que de cartouches neuves ; jamais je ne recharge mes vieilles douilles. C'est de la fort mauvaise besogne : la poudre que l'on peut se procurer encrasse les canons, les balles sont mal coulées, et les capsules ratent souvent. Pour un perdreau, c'est sans importance ; mais, lorsque votre vie dépend peut-être d'une cartouche, peut-on risquer de pareils aléas ? Sur les cinq mille cartouches que j'ai emportées, je ne crois pas avoir eu un raté. On peut donc dire qu'elles étaient irréprochables. Comme on se les procure aujourd'hui en gros à des prix très raisonnables, et que, dans les boîtes dont j'ai parlé, elles se conservent indéfiniment, quels avantages aurait-on à en réfectionner soi-même ! Ceci ne s'applique d'ailleurs qu'à l'express rifle et au calibre 8, le 303 ayant un genre de munitions qui ne peut être fabriqué qu'à l'aide de machines spéciales.

Quant aux balles explosives, comme tout le monde m'a demandé à mon retour si je m'en étais servi, je vais, une fois pour toutes, en dire mon opinion. Que ce soient des *Devismes*, des *Pertuiset* ou des *Jacob Shells*, je leur trouve une foule d'inconvénients. Ou bien c'est un projectile chargé d'un détonant quelconque : picrate de potasse, fulmicoton, fulminate de mercure, poudre, etc., et alors on est obligé d'y adapter au dernier moment une capsule sur une cheminée *ad hoc*, absolument comme sur un fusil à piston ; ou bien c'est une balle chargée et pourvue d'un percuteur, ce dernier protégé en temps ordinaire par une calotte. Cinq fois sur dix elle ne détone pas, sans doute parce que dans l'émotion du danger on oublie d'enlever le protecteur. Ou bien encore, si elle éclate, c'est à fleur de peau, presque à l'extérieur, chez les animaux à cuir dur, et elle n'a plus alors la pénétration nécessaire ; au contraire, sur les bêtes à épiderme tendre, elle fait des dégâts d'autant plus inutiles qu'on peut arriver au résultat voulu avec des balles ordinaires. Et puis on s'expose à laisser tomber ces projectiles dangereux, à les oublier dans une cartouchière et c'est pour vous et vos hommes une menace de tous les instants. Cette balle explosive, dont je doute que personne se soit jamais servi d'une façon suivie avec succès, elle peut être classée aujourd'hui dans les musées de balistique, à côté des mortiers et des fusils à piston : avec les armes et les projectiles modernes, elle n'est plus nécessaire et reste toujours dangereuse.

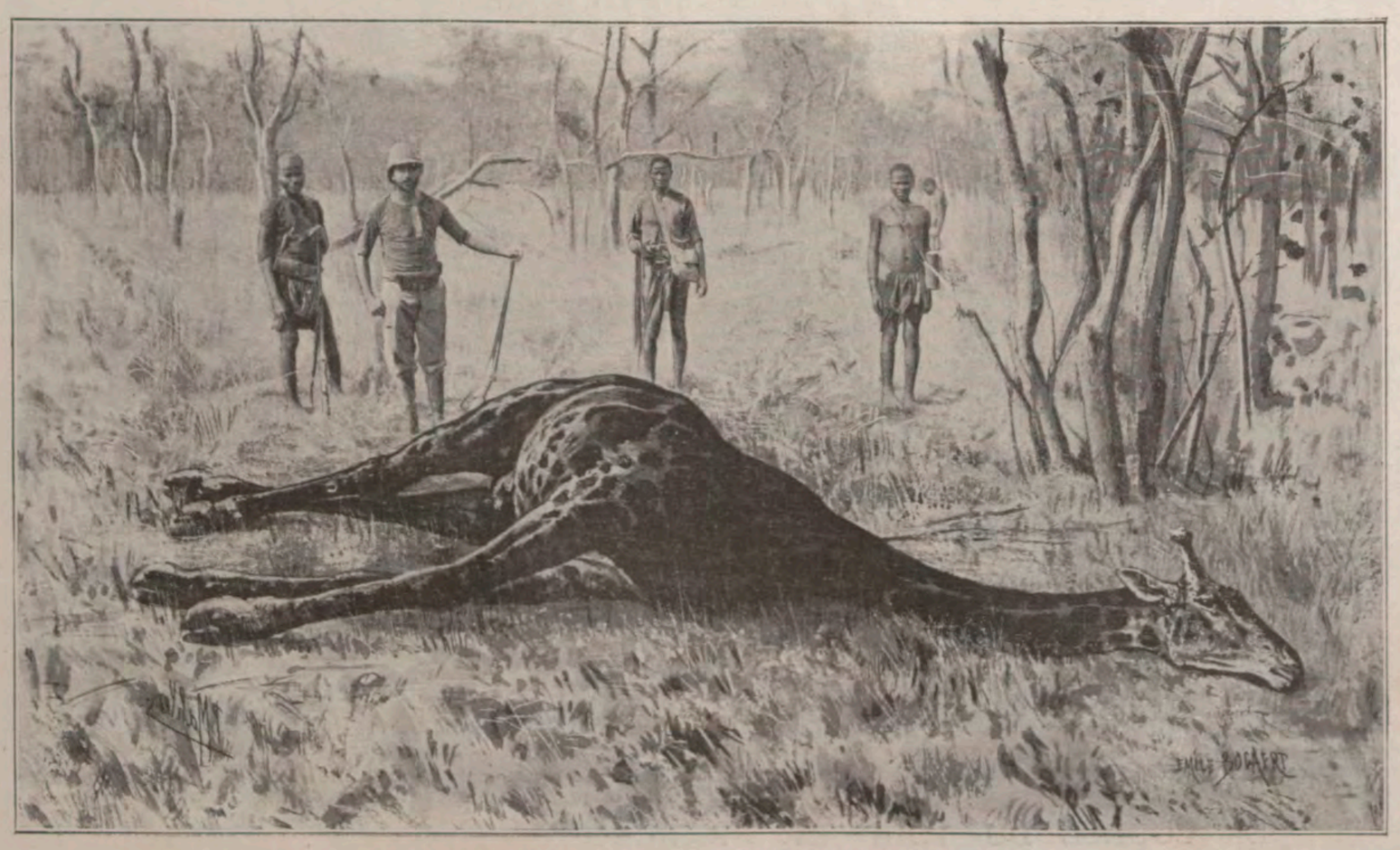
La balle expansive, au contraire, est très employée et très pratique. Sa puissance destructrice est due non à l'action d'une charge explosive, mais à son mode de construction : jusqu'aux trois quarts environ, elle présente un évidement intérieur, et dans cette cavité est placé un tube de cuivre, destiné tout simplement à la boucher et à éviter ainsi, pendant le trajet en l'air, la résistance qu'offrirait cette ouverture si elle était béante : c'est d'ailleurs le rôle que joue la cire dans les balles 303. Le choc fait écraser la balle expansive et la met souvent en miettes, ou bien il lui donne la forme d'un champignon dont la tête, dans son effrayante rapidité, entraîne et accroche de ses rebords des chairs et des viscères ; chez les animaux tendres, il arrive quelquefois qu'en ressortant elle fasse un trou large comme le fond d'un chapeau.

La balle *express* 577, la balle *Hollow* ou la *soft nosed express* de mon 303, qui sont de ce type, peuvent être employées avec succès sur tous les animaux à peau tendre ou de corpulence moyenne, qui sont, dans la faune africaine : le lion, le léopard, les chats, les sangliers et les antilopes, sauf l'élan.

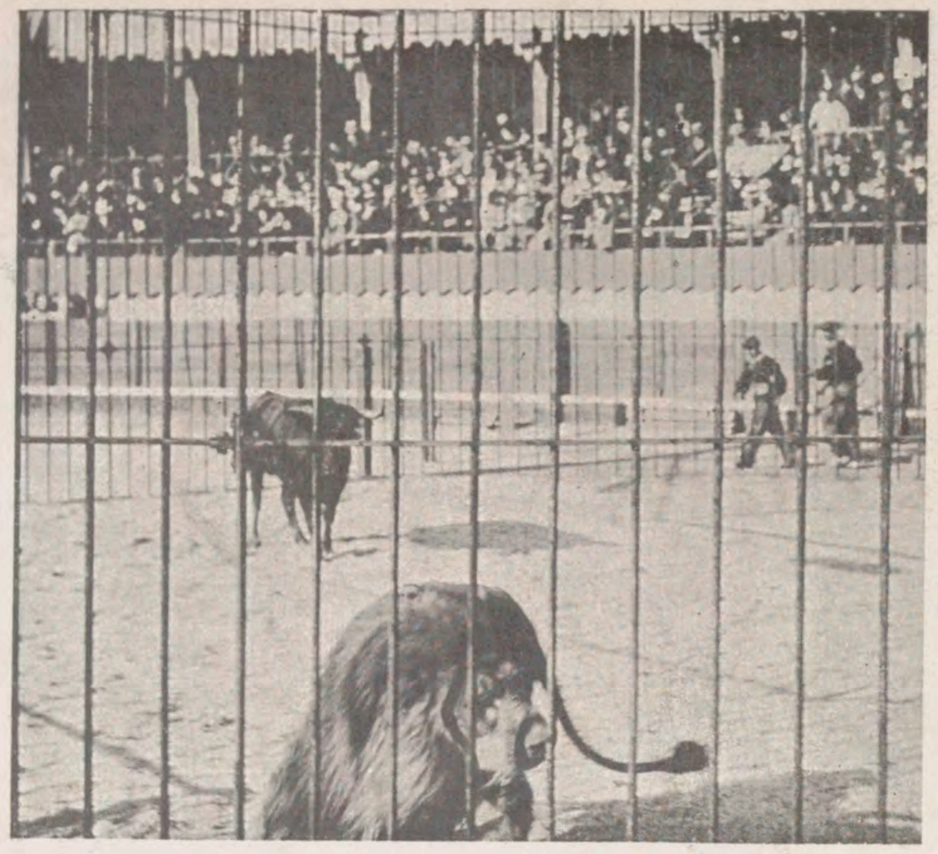
Au contraire, l'élan, le buffle, le rhinocéros, la girafe, l'éléphant, sont beaucoup plus massifs, et cette balle expansive devient insuffisante à cause de l'épaisseur des chairs et des os. On se sert donc alors de la balle pleine, non évidée (en anglais *solid*). Quelques chasseurs conseillent d'ajouter au plomb un tiers d'étain ou un cinquième de mercure, pour augmenter sa dureté. A quoi bon ? Pour ma part, j'ai toujours laissé le plomb « nature » : il ne s'en écrase que mieux et il pénètre fort bien dans la peau de l'éléphant ou du rhinocéros, malgré ce qu'on dit de l'impossibilité de les entamer. La balle pleine en plomb ordinaire d'une carabine moderne, comme l'express par exemple, les traverse de part en part. L'invulnérabilité des gros pachydermes est une légende à reléguer dans un musée de curiosités, avec la balle explosive, avec les écailles cuirassées et impénétrables du crocodile, avec l'œil phosphorescent du lion, œil qui brille dans l'obscurité (comme la lanterne d'une bicyclette !). Légende encore, l'idée de ce lion capable de sauter un mur avec un veau entre les mâchoires ! Pure imagination, la théorie de certains chasseurs sur la façon de procéder pour voir son guidon et viser par une nuit obscure, étant à cheval, avec assez de précision pour atteindre juste à l'œil des animaux comme le rhinocéros. On sait que l'œil du rhinocéros est extrêmement petit.

Quant aux mires en diamant, aux mires télescopiques ou autres plus ou moins extraordinaires que les armuriers inventent à chaque instant, le seul but qu'elles atteignent à coup sûr, c'est la bourse du chasseur.

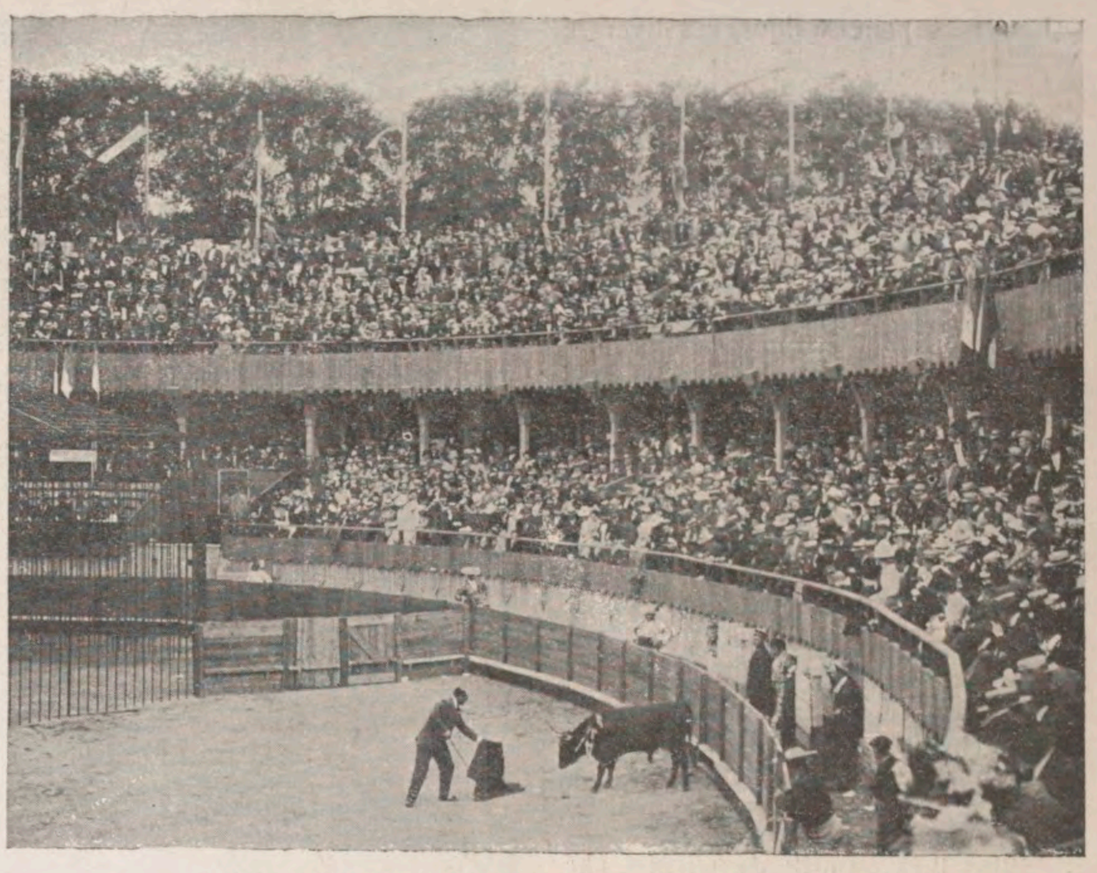
ÉDOUARD FOA.



UNE GIRAFE MALE. (Hauteur du sabot aux cornes : 5 m. 22.)



(Clichés Beau.) LE LION ET LE TAUREAU A ROUBAIX.
Le lion préfère s'en aller!!



L. Mazzantini, à la demande du public, descend dans l'arène estoquer le taureau.

Le Lion & le Taureau

Les Parisiens — section des Petits Névrosés — n'ont pas hésité à affronter la fatigue de huit heures de voyage, aller et retour à Roubaix pour voir aux prises un lion et un taureau.

Les photographies que nous publions de ce combat, attendu avec impatience par un public aussi difficile à contenter que nombreux, ont été prises dans l'arène — vous avez bien lu, — *dans l'arène même*! — où sont descendus, sans hésiter, les courageux artistes. Il est de mon devoir d'ajouter que les fauves étaient dans une cage d'un diamètre moindre, placée sur la piste... Je crois même que — quant au lion du moins — nos photographes eussent pu entrer dans sa cage et le caresser, tant placide était son caractère.

Tous les spectateurs, s'étaient en prenant possession de leurs coupons, créé le désideratum de voir un groupe digne du ciseau de Barye et qu'on pourrait intituler « Le Lion et le Taureau »; ce dernier *coiffé* du fauve rugissant, la dent et la griffe profondément implantée en son cuir ensanglanté...

Alas! quelle amère déception!...

Le lion amené dans le cirque s'avance de son pas ouaté, trottine, s'arrête et considère surpris la foule, semblant gêné, timide, sous les rayons convergents sur sa personne, de 10 000 paires d'yeux; et, pendant qu'il s'occupe, sans penser à mal, à cette innocente inspection, le taureau fait son entrée à son tour et, sans crier gare, fonce sur le malheureux, le colle aux barreaux, lui broie les côtes, sans que « Goliath » (nom de cirque du fauve) puisse riposter utilement.

Et c'est tout... ou à peu près! La foule proteste avec une farouche énergie, on siffle le lion. Le taureau essoufflé regarde bêtement le roi du désert étendu, cherchant sa respiration, et qui semble répéter son prochain rôle de « descente de lit !... »

En un mot, tous deux refusent de se mettre en contact; le spectacle est aussi court que peu en rapport avec ce que chacun s'était plu à imaginer.

De là protestations sur tous les bancs!

Pour éviter la facheuse avalanche de petits bancs sur le sable de l'arène Mazantini demande que le taureau soit « couru » et estoqué suivant les rites habituels ce qui lui est accordé par M. Pierre Giffard qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur.

Très piteux, l'adversaire du lion est mis aux prises avec les hommes, sa bravoure ne s'en accroit pas, et force est aux toréadors de la cuadrilla de l'exciter de cent manières : on doit même lui appliquer les banderillas de *fuego*, qui font partir sur son échine un feu d'artifice de fusées et de pétards.

On est d'ailleurs le 14 Juillet et la cuadrilla de Villeta se charge de le lui rappeler! En un instant son cuir est roussi et le voici « à point » pour « la muerte » que lui octroie le matador Villeta d'une main sûre.

É finita la commedia! »

Mazantini, dans l'une des corridas qui précédèrent simple lever de barrière à la grande *première* fut superbe d'allure, en acceptant de combattre, tel qu'il se trouvait dans les couloirs, c'est-à-dire en complet havane, chaussé de jaune, ganté de clair et coiffé d'un *sombrero* de ville.

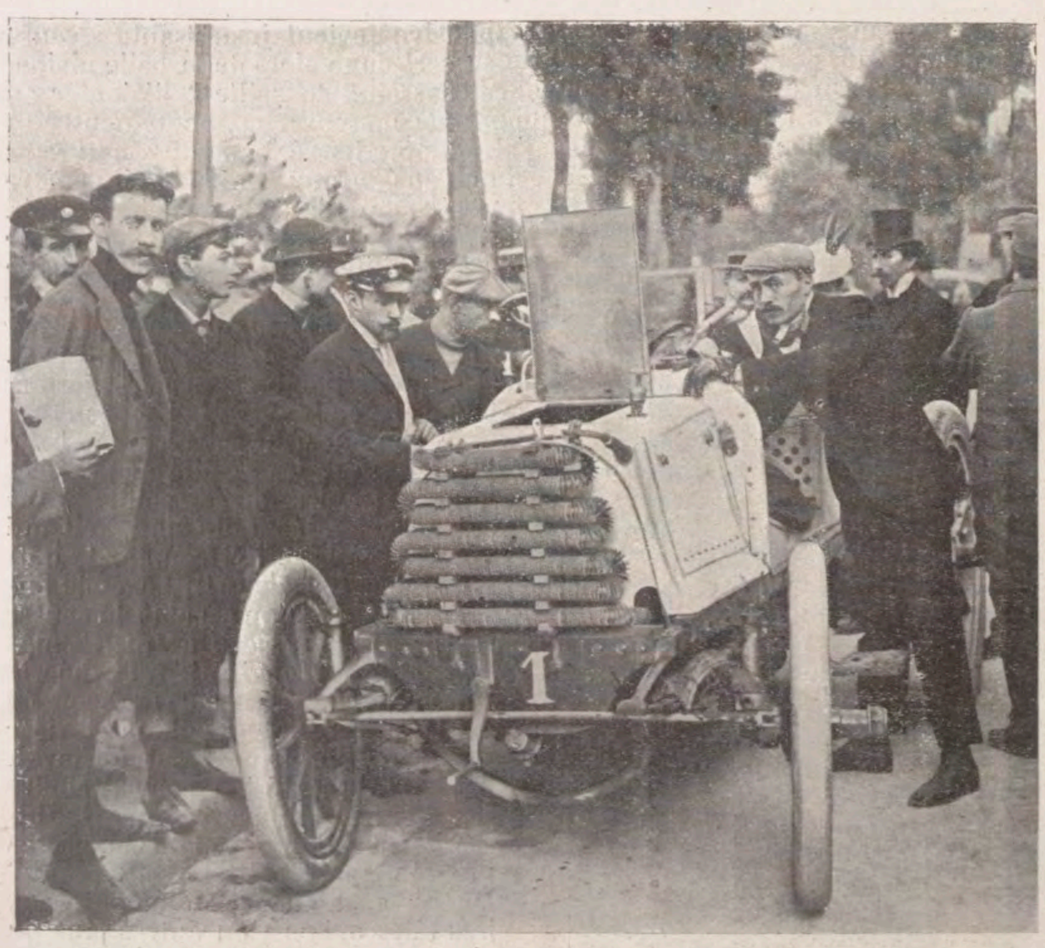
Il fit en cet accoutrement — qui étonna par sa nouveauté le taureau lui-même — de belles parades, planta des banderilles et « estoqua » comme un maître qu'il est.

Ce fut, en somme, le vrai clou.

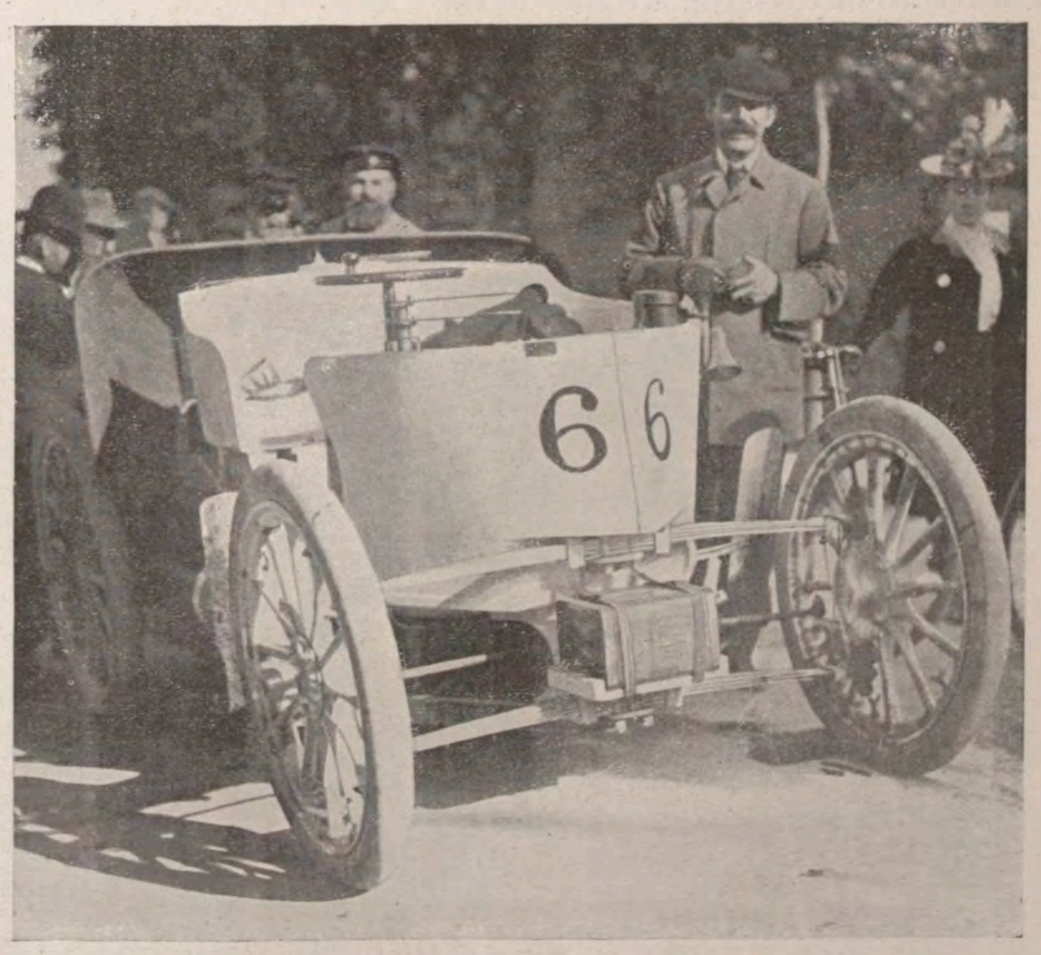
Si l'on doit recommencer le grand combat qui déplaça de Paris à Roubaix, par 30 degrés à l'ombre, tout le Bois de Boulogne et le Pavillon d'Armenonville, il y aura lieu de faire une répétition générale.

J'avoue qu'elle offrira de sérieuses difficultés!...

GÉO LANGE.



(Cliché Beau.) LA NOUVELLE VOITURE DE CHARRON.
La voiture sur laquelle le vainqueur de Paris-Bordeaux fait la course du Tour de France est une voiture de seize chevaux nominaux; à droite, Charron est appuyé sur sa voiture.



(Cliché P. L.) M. Giraud M. R. de Knyff M. Avis
GIRAUD ET SA VOITURE.
Ce type de voiture paraît pour la première fois en course. C'est une voiture de 30 chevaux, à deux vitesses, d'une forme très spéciale.

LA COURSE DU TOUR DE FRANCE

Le départ de cette épreuve automobile dont le retentissement est énorme a eu lieu dimanche dernier. La *Vie au Grand Air* a envoyé son photographe suivre les concurrents de ville en ville, afin que ses lecteurs aient une impression exacte de cet *event* sportif.

(Cliché A. Mongé). L'ENGIN DU VAINQUEUR.
Le sourire après la victoire.

(Cliché A. Mongé.) LE DÉPART
Le groupe s'éparpille sur la route.

Les Motocyclettes

❧

La route d'Étampes à Chartres a été ces jours derniers, le théâtre d'une nouvelle expérience automobile des plus curieuses. Il s'agissait de ce qu'on a appelé du nom général de motocyclettes et que le public, plus simpliste, a baptisé du nom de bicyclettes à pétrole.

C'est la première fois que nous voyons une épreuve réservée uniquement aux bicyclettes à pétrole. Jusqu'ici nous avions bien eu quelques courses dans lesquelles les bicyclettes à pétrole s'étaient mises en ligne et avaient même fait figure honorable, mais en somme ce fut une véritable première.

La bicyclette à pétrole dont nous donnions il y a quelque temps un spécimen quasi préhistorique, la vieille bicyclette à pétrole de Daimler construite en 1885, dix ans avant son frère cadet le tricycle, n'a pas eu une destinée aussi brillante, il s'en faut. Tandis qu'en quatre ans, le tricycle à pétrole s'imposait définitivement et entrait complètement dans nos mœurs, la bicyclette à moteur ne faisait aucun progrès, et restait un instrument de pure exception.

Le *Vélo*, organisateur de cette première épreuve des motocyclettes, avait fixé par avance à 50 kilos le poids des instruments susceptibles de se mettre en ligne. Certains constructeurs ne craignirent pas de descendre plus bas, et

(Cliché A. Mongé.) EN ATTENDANT L'ARRIVÉE.
En panne.

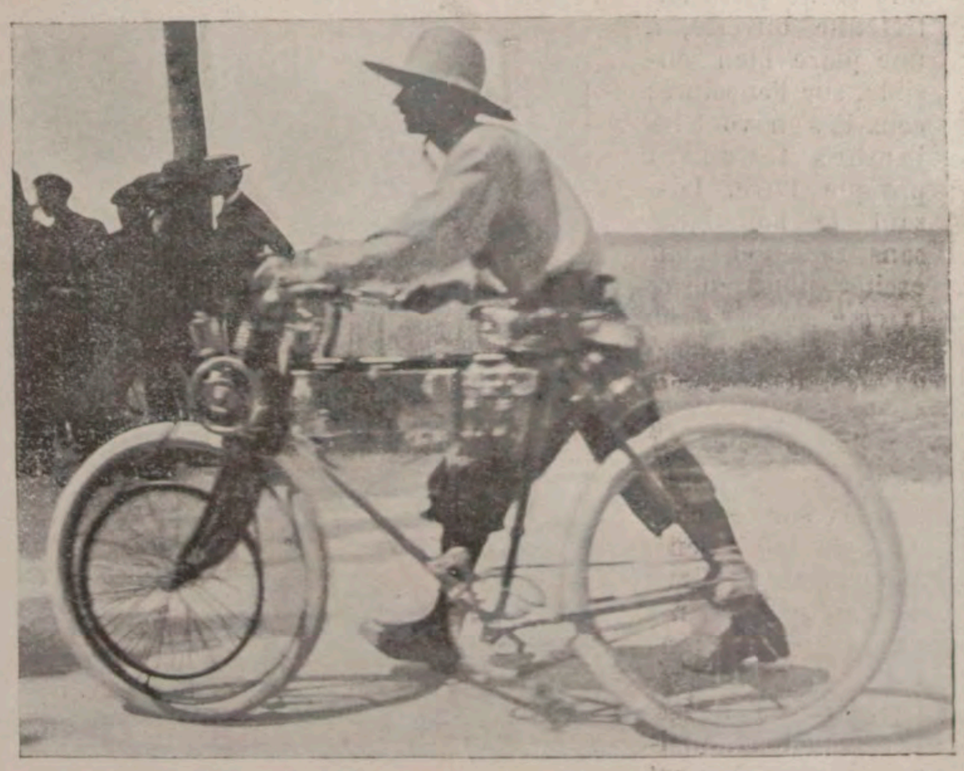
c'est ainsi que nous avons des motocyclettes de 28 et 29 kilos qu'on peut par conséquent mettre aux bagages sans supplément de tarif et facilement prendre sur l'épaule pour la monter chez soi.

Cela n'a pas empêché ces petits outils d'accomplir assez gaillardement leur besogne en couvrant leurs 100 kilomètres en moins de quatre heures. Pour un honnête touriste, c'est tout ce que l'on peut exiger. La bicyclette du vainqueur, M. Labitte, qui a mis le très joli temps de 2 h. 17 est munie d'un moteur d'un cheval environ, placé tout à l'arrière, ce qui doit être excellent à coup sur pour pousser régulièrement la machine sans altérer la direction pour bien refroidir. Les autres systèmes classés ont tous le moteur sur le guidon avec courroie de transmission agissant sur la roue directrice, ce qui nous ramène un peu au bicycle d'antan. Nous n'avons pas vu se classer de motocyclettes ayant un moteur placé dans le cadre.

Est-ce à dire que la position soit mauvaise et doive être condamnée? Un peu de scepticisme dans la généralisation ne messied pas au début. En tous cas, je le répète, j'ai peur que la bicyclette à pétrole ne soit un peu l'oiseau auquel on a coupé les ailes. Vive, légère, animée, telle est notre bicyclette qui ne nous demande en échange qu'un peu d'efforts et de fatigue. Le moteur compensera-t-il ce qu'il nous fera certainement perdre? Là encore un peu de scepticisme au début ne messiérait point.

GEORGES PRADE.

❧



(Cliché A. Mongé.) UN CONCURRENT PITTORESQUE.

(Cliché A. Mongé.) L'ENGIN DU SECOND
Honneur au courage malheureux.

Cavaliers avant la fantasia.

LA FANTASIA

✤

Les Arabes aiment les fêtes somptueuses, les mises en scène éclatantes et ils profitent des moindres circonstances pour se montrer en brillant et majestueux appareil.

Leur noblesse, depuis qu'elle subit notre domination, n'a guère pris de notre civilisation que la plupart de nos vices; aussi voit-elle de jour en jour diminuer ses ressources et il est rare maintenant de contempler des fêtes comme Fromentin ou le général Margueritte ont pu en admirer autrefois.

Mais, que l'on assiste à une réunion chez le bachaga fortuné, dans une tribu riche ou dans un douar pauvre, le bouquet de la fête est toujours la fantasia, c'est-à-dire une galopade effrénée où l'on fait parler la poudre, où les Arabes s'enivrent de coups de feu et de salpêtre, comme les nègres, au jour de la fête du bœuf, se grisent de sang en se roulant sur les animaux sacrifiés.

Lorsqu'une fête doit avoir lieu, dès le matin on voit la campagne — le *b'lâd*, comme on dit là-bas — se couvrir de taches blanches, de burnous.

De tous côtés arrivent des Arabes, prévenus on ne sait comment, mais convergeant avec une rectitude étonnante, car, dans leurs déplacements, ils vont toujours droit leur chemin, ne se détournant ni pour les mamelons, ni pour les fossés ni surtout pour suivre les routes tracées par nos soins.

Un groupe haut l'arme avant le départ.

Les uns cheminent à pied, sans chaussures ou à la main leurs *sebbats*, espèces de pantoufles en cuir qu'ils ne mettront qu'au dernier moment, à l'arrivée.

D'autres, paraissant énormes dans leurs vêtements flottants et grandis encore par le grand chapeau de paille, sont à califourchon sur de minuscules ânes auxquels ils donnent un pas rapide en les piquant dans une petite plaie entretenue ouverte, à une place bien sensible, sur l'encolure; ceux-là s'en vont les jambes touchant presque terre, laissant le bourriquot sans rênes et pour exciter plus encore la courageuse petite monture, ils claquent de la langue continuellement.

Puis, ce sont des cavaliers pauvres montés sur des chevaux de bohémiens, au poil et au flanc de l'animal qui n'a pas mangé son content depuis des mois et peut-être des années. Ces loqueteux, malgré le harnachement misérable, les vêtements plus jaunes que blancs,

A la cape en dent de scie,

ont un air digne et fier.

Les femmes viennent aussi, généralement sur un âne ou sur un cheval couvert de tapis sur lesquels elles sont assises avec les enfants — *mouchachous* — près de l'encolure. Elles forment ainsi de loin des pyramides blanches mobiles, dont le sommet est la *chéchia* — leur bonnet pointu — et la base l'animal qui les porte. Le tout recouvert d'étoffes blanches qui cachent les vêtements de soie, les colliers d'or, d'ambre, de corail ou de clous de girofle, les lourds bracelets d'argent, et ne laisse voir... qu'un œil. Mais de près, si vous êtes officier, et si elles sont sûres de n'être pas vues par un Arabe, ces dames, surtout lorsqu'elles sont jolies, auront la malicieuse gracieuseté d'écarter le voile d'un geste rapide pour vous permettre d'admirer leur visage. Et il y en a de ravissantes malgré les tatouages, le henné et le khole.

Arrivés à l'emplacement de la fête, les piétons s'accroupissent pour se reposer, et, la matraque entre les mains, ils attendent, pendant des heures, dans l'immobilité la plus absolue et sans dire un mot. Ou bien, formant des groupes, ils écou-

Un groupe partant.

Deux amateurs.

Arabes se rendant à la fantasia.

Spectateurs.

tent d'un air mélancolique l'un d'eux plus bavard ou un conteur de profession. Dans les tentes, élevées pour la circonstance, sont des femmes qui, à peine arrivées travaillent à la cuisine, à la fabrication du *cousscouss* et du *méchonis*. C'est de là que vient le seul bruit, car elles sont naturellement bruyantes, tout comme chez nous, et leurs gais *you-you* s'égrènent en l'air.

Autour de ce campement sont les animaux de toutes sortes avec leurs grandes selles ou leurs nattes sur le dos et les chevaux rongent des palmiers nains pendant que les cavaliers, accroupis à côté d'eux, rêvent au paradis de Mahomet, la bride à la main.

Tout à coup, dans l'éblouissant horizon aux teintes violettes et rouges des tableaux de Ziem, s'avance un groupe plus compact : c'est le caïd, l'agha ou le bachaga et ses invités qui arrivent avec une brillante escorte. Là sont les beaux chevaux, élégants et gracieux au possible, avec leur petite tête, secouant coquettement le toupet, leur encolure mobile, leur marche tridée naturellement; ils sont presque tous gris, aux reflets argentés, à la crinière opulente et leur queue, quoique portée en trompe traîne par terre. Tous caracolent, se traversent, hennissent, cherchent à se mordre, sous les harnachements brodés et les peaux de panthère qui souvent sont placées sur le devant de la selle, comme l'ornement le plus précieux.

La fantasia.

Leurs cavaliers sont couverts de haïcks de soie et de burnous qu'ils rejettent avec grand air sur les deux épaules.

Les caïds et tous les grands chefs ont en plus un burnous rouge vif sur lequel se détachent les décorations que nous leur donnons largement et dont ils sont si fiers.

Les *chaouchs* — leurs secrétaires — ont des burnous bleus bordés de jaune, et les autres Arabes sont tout en blanc pur... lorsqu'ils ne sont pas en guenilles jaunâtres.

Tous ces hommes sont autorisés pour la circonstance à porter un fusil, car dans le Sud seulement, en territoire militaire, les Arabes ont la permission d'avoir en tout temps des armes à feu. Elles sont de tous les modèles : les chefs et les Arabes riches ont des fusils de chasse à percussion centrale ou à broche, les autres n'ont guère que des fusils à piston et le *m'kahla*, dont il a été tant parlé, ne se trouve plus aujourd'hui que dans les bazars d'Alger ou de Biskra. Près du Maroc, les caïds préfèrent se procurer par la frontière des winchesters à répétition. Heureusement qu'ils ont moins facilement de la poudre, pour le débit de laquelle des mesures très sévères sont prises.

Un caïd.

A leur arrivée sur le lieu de la fête, si les chefs sont de famille religieuse, *marabouts* par conséquent, les Arabes se précipitent vers eux pour tâcher de baiser leurs burnous, mais ces saints et vénérés personnages ne s'arrêtent pas pour cela, et ils se rendent majestueusement à l'emplacement choisi pour eux et la fantasia commence.

Celle-ci se fait face aux gens auxquels on veut faire honneur ou en passant devant eux.

Tous les cavaliers présents y prennent part, et il y a des fantasias de deux cavaliers comme il y en a de cinquante.

S'ils sont nombreux, ils se groupent par huit ou dix, et chacun des groupes part successivement à de courts intervalles.

Ils se mettent en mouvement au pas; les cavaliers alignés commencent par charger leur arme et ils s'embarquent au galop, puis à la charge, leur main droite appuyant la crosse du fusil à l'épaule.

A peu de distance de la personne à laquelle ils rendent hommage, les cavaliers font feu — quelquefois vers le ciel, le bras allongé.

Aussitôt après avoir tiré ils lancent leur fusil en l'air et le rattrapent avec beaucoup d'adresse, ou bien ils le ramènent, par un moulinet, le bout du canon en arrière et le repassent sous le bras droit, tout comme un parapluie.

Au bout d'une centaine de mètres, qu'ils continuent à faire à fond de train, ils s'arrêtent brusquement, et le suprême, pour être remarqué, est de faire faire alors au cheval *le saut du caïd*, ce qui est tout simplement le cabrer suivi d'une détente des jarrets qui soulève l'animal — la cabriole de notre haute école.

Comment ces cavaliers adroits et solides, mais peu savants, obtiennent-ils ce résultat — *tirez dessus et tapez dedans* — voilà toute leur science, et il n'y a pas qu'eux qui l'appliquent, n'est-ce pas ? Seulement leurs moyens sont plus violents que les nôtres, car ils « tirent dessus » avec un mors des plus sérieux et ils « tapent dedans » avec les grands étriers ou les *chebirs* — éperons à pointe unique, mais sévère.

Chacun des groupes succède au précédent à petite distance, et quand ces cavaliers ont fini, ils recommencent avec empressement et aussi avec la plus grande animation, poussant des cris perçants qui se mêlent au bruit des détonations.

Ce jeu ne tarde pas à les exciter, ils se défient entre eux, leurs instincts guerriers s'éveillent, leurs visages s'animent. Il leur semble être au combat, tirer à bout portant sur des ennemis et fuir aussitôt

L'arrivée au lieu de la fête.

après pour aller recharger les armes et revenir pleins d'ardeur, grisés complètement.

Ils continueraient à courir ainsi indéfiniment si on ne les arrêtait avant l'épuisement de leurs montures, aussi animées et enragées qu'eux.

Les fantasias luxueuses sont rares. Si-Amza, Ben-Gana en donnent encore de fort belles, et, cette année, il y en a eu une très brillante chez Sarahouis, près de Zebara. Le maître vint au-devant de ses invités, accompagné d'une trentaine de cavaliers de son *goum* et de quatre caïds des environs. Son fauconnier et ses sloughis suivaient le cortège et complétaient la mise en scène vraiment très imposante.

Après avoir mis pied à terre pour saluer ses hôtes, avec la lenteur majestueuse particulière aux Orientaux, il rejoignit son goum qui l'attendait à distance respectueuse.

Puis la fantasia commença face aux invités. Le premier groupe se composait naturellement des quatre caïds et du fils du caïd Miloud — les quatre burnous rouges faisaient grand effet. Quant au fils de Miloud, un jeune homme de quatorze ans il montait admirablement une superbe jument gris fer dont le harnachement était entièrement brodé d'argent, et il portait avec un très grand chic un splendide haïck de soie recouvert d'un burnous en drap bleu de roi.

Voilà la grande passion de ce peuple et pour montrer à quel point elle est leur plus grande joie, il faut dire l'histoire de ce chasseur de la Brie ou de la Sologne qui, étant en Algérie, chassait à tir, à travers le *b'lâd*, où il avait eu la surprise vraiment grande de voir des perdreaux *perchés*; il demanda à un Arabe qui s'était attaché à ses pas depuis une heure, sans mot dire, de lui trouver de l'eau ou un fruit rafraîchissant, et l'homme, avec ses grandes jambes musclées et effilées était parti au loin, vers le *douar* qu'on apercevait à quelques kilomètres et il revenait de là très vite, malgré la chaleur accablante, avec des figues que le chasseur aurait payées au prix de l'or. Et comme celui-ci ouvrait son porte-monnaie pour chercher une pièce et l'offrir à l'inconnu si complaisant, ce dernier eut un geste et un air de très grand seigneur pour repousser l'offre, mais il dit : *macache soldi* (pas de sous), donne-moi une cartouche.

— Pourquoi faire?

— Pour fire parli la poudre à la fesste de Sidi-Dao.

Et tant qu'ils auront ce goût de faire parler la poudre, notre administration fera bien de surveiller le débit des grains noirs et l'introduction des armes à feu.

COMTE DE LA JOURDONNIE.

Le saut du caïd.

Un Record

Le *London Athletic Club*, le plus important des clubs anglais, donnait, le samedi 24 juin, son meeting d'été sur les terrains de Stamford Bridge, et rarement on a vu des courses réunir un tel lot de champions. Et de plus, dans un esprit très sportif, le comité avait ajouté au programme, à la demande du champion des quatre et dix milles, C. Bennett, un handicap d'un mille et demi (2.413m.) où il partait scratch, dans l'espoir de battre le record. Ce record était ce qu'on peut appeler un vieux record. Il appartenait depuis le 13 mai 1893 à Sir Thomas et était de 6 m. 53 s. 3/5.

C. Bennett a pleinement réussi, couvrant la distance en 6 m. 51 s.

AU MEETING D'ÉTÉ DU *London Athletic Club*.

C. Bennett au dernier tour du handicap d'un mille et demi (2.413 m.), devant A. E. Hutchings.

C. Bennett bat le record du mille et demi (2,413 m.) en 6 minutes 51 secondes.

28 JOURS EN ESCADRE

par le Dr Jean Charcot [1]

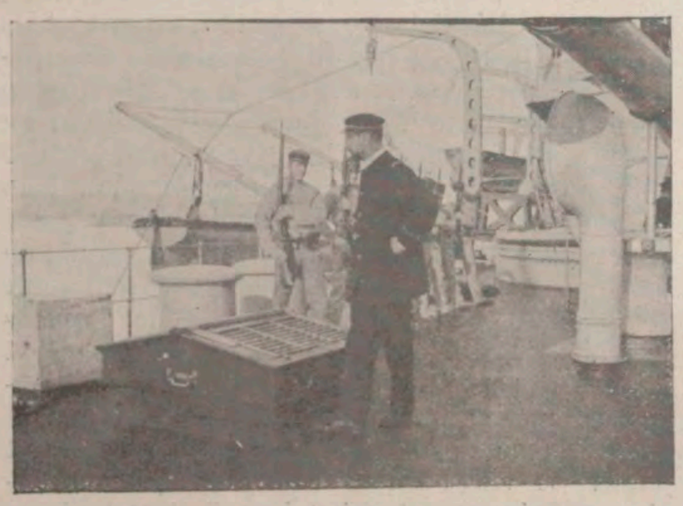
(Suite)

Un peu avant huit heures, tous les matins, les officiers de tous les navires en rade, sauf bien entendu ceux qui étaient de quart la veille, se réunissent sur les quais de la vieille darse qui présente alors une animation extraordinaire. De toutes les rues on les voit arriver, les uns en civil, les autres en tenue; des bateaux qui font le service avec les localités voisines, Tamaris, la Seyne, etc., il en débarque également. En même temps, la rade est sillonnée de canots venant de chaque cuirassé. A huit heures précises on entend au loin les détonations et les sonneries de clairon qui saluent les couleurs et une petite flamme monte entre les deux mâts militaires du « Brennus ». Alors chacun embarque dans son canot, on s'entasse comme on peut, le plus élevé, ou le plus ancien de grade prend le commandement et on se dirige sur la rade, laissant à droite les torpilleurs de la défense mobile qui sont là comme à l'écurie, à gauche, les grands transports désarmés; en rade les canotiers nagent vigoureusement, luttant avec les embarcations voisines, ou, si le vent est bon, on hisse les voiles économisant ainsi l'huile de bras.

Bientôt on aborde à la coupée, coups de sifflet,

(Cliché du Dr J. Charcot.)

OFFICIER TORPILLEUR
suivant le trajet d'une torpille



(Cliché du Dr J. Charcot.)

OFFICIER FUSILIER
surveillant l'exercice du fusil des élèves mécaniciens.

cordiale poignée de main aux camarades de quart et on s'en va se mettre en tenue quand on est arrivé en civil, avaler une tasse de chocolat ou de café et lire les ordres du jour. Puis, chacun à son service.

Le médecin, lui, va à la visite. Au bout d'une heure ou une heure et demie, quand j'avais fini mon pénible service, il ne me restait plus qu'à fureter, causer, m'instruire, et ce n'était pas là une perte de temps, car ce n'est pas en un jour qu'on peut connaître à fond un monde comme le « Bouvet » et le médecin, pour pouvoir faire son devoir, doit tout connaître d'abord pour ne pas gêner, ensuite pour savoir où aller à la moindre alerte. Et puis, pour moi tout cela était si intéressant ! Tous les jours c'était un spectacle différent, tantôt le lavage du linge, ou les sacs, ou la théorie ; tantôt l'exercice du fusil, du sabre, du revolver, le fameux « cabillot » des marins, éternellement blagué mais toujours bien fait. Puis le réglage des torpilles, d'un attrait tout particulier, avec à ma disposition toutes les explications possibles; en bas la manœuvre des tubes sous-marins, en haut l'amusement de suivre de l'œil, sous l'eau, la traînée blanchâtre de la torpille, traînée qui indique si la route suivie est bien droite et le réglage par conséquent bon ; ou encore l'exercice du canon, le démontage, le nettoyage de toutes ses pièces grandes et petites, la manœuvre de ces grosses tourelles qu'un enfant peut faire tourner, enfin la descente dans les machines, dans cette forêt de bielles, de pistons de toutes formes et de toutes grandeurs, machines motrices, machines de distillation, machines électriques, hydrauliques, thermo-moteur, etc. etc., que de choses à apprendre!

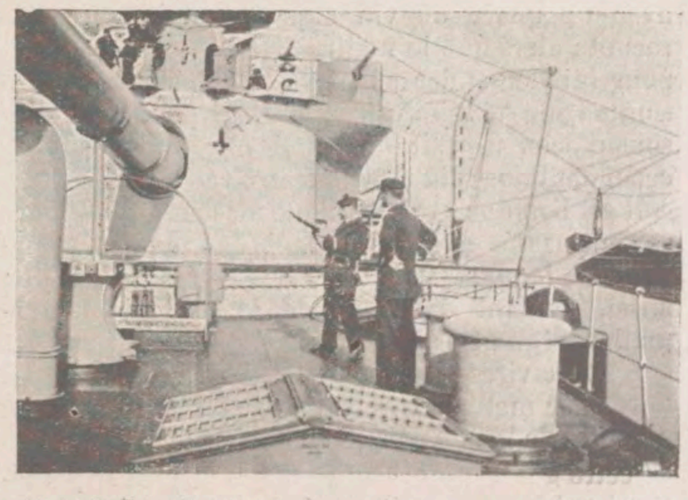
A onze heures, le déjeuner au carré, repas toujours gai, souvent très bruyant où l'infortuné chef de gamelle, joue souvent le rôle de tête de Turc. Une discussion s'envenime-t-elle, immédiatement le chef de carré, le plus ancien des officiers intervient, et tout rentre dans l'ordre. Après le déjeuner, on cause, on fume, on fait une partie de dominos, et c'est là qu'il fallait que je me tienne bien lorsque le hasard me donnait comme partenaire un jeune et terrible polytechnicien, qui devenait féroce quand je commettais la moindre bourde, et qui calculait tous ses coups avec grande sûreté, je l'avoue, mais avec quelle lenteur!

A midi et demi, sauf les jours d'exercice de branle-bas où il fallait rester à bord jusque vers quatre heures, il y avait un canot major à notre disposition pour nous mener à terre. Dans le courant de la journée, d'ailleurs, il y en avait trois autres.

En dehors même de l'intérêt que je pouvais prendre dans l'activité de la vie du bord, il y eut pendant cette période une série de faits et d'événements qui méritent qu'on s'y arrête.

Ainsi, le premier dimanche, la messe fut donnée à bord du « Bouvet ». Il n'y a par escadre qu'un seul aumônier, embarqué à bord du bateau amiral; le nôtre était l'abbé M..., auquel j'eus le plaisir et l'honneur d'être présenté et qui m'étonna tout de suite par le charme de sa conversation, la largeur de ses idées et la très grande étendue de ses connaissances. Chaque dimanche il y a messe à bord du vaisseau amiral, mais de plus sur chacun des navires de l'escadre, à tour de rôle, l'aumônier vient officier. Ceci a lieu dans la batterie. L'autel est dressé, recouvert de pavillons, décoré avec des plantes et des fleurs prêtées par le commandant, et quelques trophées d'armes. Les hommes et les officiers qui le désirent y assistent, et les hommes en grande tenue, silencieux, attentifs, massés dans cet espace restreint offrent un spectacle bien curieux; l'un d'eux sert la messe, et la petite sonnette habituelle est remplacée par un roulement de tambour. Pendant toute la durée de la cérémonie une flamme blanche à croix rouge est hissée, aucune embarcation ne peut accoster ou quitter le bord.

Le dimanche également est le jour de l'inspection générale; la veille, samedi, jour uniquement consacré à la propreté, tout a été astiqué, essuyé, repeint, les hommes sont en grande tenue, alignés dans la batterie et sur le pont, les officiers en tenue n° 3, groupés près de la coupée. Une sonnerie, le commandant paraît, et suivi de tous les officiers et premiers maîtres, parcourt le navire en tous sens faisant ses obser-



(Cliché du Dr J. Charcot.)

OFFICIER FUSILIER
surveillant l'exercice du fusil commandé par un maître.

vations et ses remarques; les hommes sont ensuite passés en revue, et enfin le commandant monte sur la passerelle arrière. Les officiers prennent le commandement de leurs compagnies. « Pour défiler! par file à droite en avant marche ! » et tout l'équipage, fusiliers avec leurs fusils, canonniers et matelots de pont avec leurs sabres d'abordage, mécaniciens avec leurs revolvers, torpilleurs avec leurs sachets de dynamite, brancardiers enfin avec leurs brancards, défilent devant le commandant au son des tambours et des clairons. C'était pour moi un grand amusement que de voir évoluer cette masse d'hommes dans cet espace restreint semé d'obstacles, tout cet équipage irréprochablement propre, d'une correction absolue, d'une couleur admirable avec les grands cols bleus et les petits pompons rouges coupés par la ligne blanche des jugulaires. Au loin on entendait les marches exécutées par la musique des bateaux amiraux.

(Cliché du Dr J. Charcot.)

Le poste d'appareillage.

(1) Voir les numéros 43 et 44.

(Cliché du Dr J. Charcot).

LE « BRENNUS »
sortant de Toulon.

Le défilé terminé, le commandant remerciait et les hommes se dispersaient dans les batteries.

Le lundi est de préférence le jour choisi pour faire visiter les navires de guerre; en effet, nettoyés à fond le samedi, ils sont ce jour-là tout à fait à leur avantage. Mon très aimable et très galant commandant en second, le frégaton, comme on l'appelle, avait gracieusement mis à la disposition de ma famille le canot du commandant, grande embarcation à seize rameurs, admirablement armé par des canonniers brevetés sous les ordres d'un deuxième maître. J'acceptai cette offre et ma famille put visiter le « Bouvet » dans tous les sens, reçue avec la galanterie charmante des officiers de marine. Le canot nous ramena à terre après que le deuxième maître eut subi du frégaton des exhortations toutes particulières pour que la nage soit vigoureuse et bien allongée; une bonne nage est une des fiertés de la marine. En arrivant à terre, je donnai une petite somme au maître pour distribuer à ses hommes, mais il refusa net et je dus lui ordonner de l'accepter.

Le lendemain j'allai trouver le frégaton pour lui rendre compte de la bonne tenue du canot et solliciter pour son équipage la « double » avec un quart de vin supplémentaire. Il me raconta alors que le maître était venu le trouver pour lui demander s'il devait accepter la petite somme que je lui avais remise. Evidemment ce sous-officier n'a fait que son devoir, mais je crois cependant que cela mérite d'être raconté.

Il est bon de se souvenir que mes vingt-huit jours se sont passés en partie au mois de janvier, époque pendant laquelle couraient des bruits de guerre; aussi, pendant cette période, la plus grande animation régnait-elle dans l'arsenal, dans la rade et sur les navires. Partout des efforts inouïs ont été faits pour mettre notre pays en état de lutter. Peu d'heures de la journée se passaient sans qu'on parle de cette guerre, au résultat d'autant plus hypothétique qu'elle se serait passée presque uniquement sur mer et qu'en somme, jusqu'à présent, il n'a pas encore été donné à deux grandes puissances maritimes de se servir des formidables, et en même temps très délicats engins de la marine de guerre moderne. De l'aveu unanime, nos colonies étaient insuffisamment défendues; aussi le gouvernement s'empressa-t-il de parer à cette négligence. C'est ainsi que le 16 janvier nous pûmes assister au départ des croiseurs « Amiral Charner » et « Cassard » transportant des troupes en Corse. L'« Amiral Charner » évolua admirablement, marchant à 15 nœuds au milieu des navires de la rade, suivi à une vitesse moins grande par le « Cassard ». Sur le pont, les pioupious aux pantalons rouges étaient massés, poussant des hourrahs frénétiques en longeant l'arrière du « Bouvet »; ils passèrent à nous ranger, et ce départ qui sentait la guerre avait à la fois quelque chose d'impressionnant et de grandiose.

Ainsi, les journées se succédaient rapidement avec leur tran-tran régulier et leurs variétés, mais, parmi les scènes habituelles du bord, une était pour moi particulièrement solennelle et émotionnante. Et, chaque fois que le soir, à la « spiraute » comme disent les matelots, j'assistais à la rentrée des couleurs, le joli passage suivant de *Smilés* de Jean Aicard me revenait à la mémoire:

« C'est le salut des couleurs, le soir, au soleil couchant. Je ne peux jamais y penser sans émotion, sans revoir tout en détail. — « Capitaine, il « est temps de rentrer les couleurs. » « Attention « pour les couleurs! » Alors tout le monde se découvre; tous les mouvements commencés s'arrêtent; tous les regards s'élèvent, fixés sur le pavillon... « Envoyez! » — Coups de clairon; coups de fusil; on entend le canon du port... Les couleurs descendent lentement le long du mât jusque sur le pont; — et cela veut dire: encore un jour accompli! que la nuit soit bonne aux matelots! Et bienheureux ceux-là qui peuvent saluer, avec les couleurs de la patrie, — le soleil de la patrie! »

(Cliché du Dr J. Charcot.)

LE DÉFILÉ.

C'est pendant cette période en rade que je pus apprendre à connaître le marin. Et, je ne crains pas de généraliser; si on peut sans erreur dire de toute une corporation formée d'hommes et par conséquent susceptible de présenter les défauts, les vices et les qualités qui sont le propre de l'homme, qu'elle est une corporation d'élite, c'est que sa situation est toute particulière. C'est le cas du marin. La vie, qu'il s'agisse de l'officier ou du matelot est toujours une vie rude, c'est une vie physiquement fatigante, mais en même temps c'est une vie où le cerveau doit travailler, évidemment d'une façon variable suivant le grade, mais le plus simple matelot du pont est obligé de savoir un tas de choses variées inutiles dans les autres métiers. Puis, le marin vit toujours en face du danger, il a voyagé et même malgré lui a beaucoup vu et appris, la grande pensée de la mer agit sur son cerveau, il ne fait pas son métier en rechignant, il l'aime. A bord il n'y a pas de flâneries; à partir du moment où les hamacs sont rentrés jusqu'au moment où on les raccrochera pour dormir il n'y a pas d'endroit pour se vautrer, chacun travaille, et le travail de chacun est utile; entre eux les hommes n'admettent pas la carotte, car un homme qui fainéanterait augmente de ce fait le labeur de ses camarades.

Enfin, le marin de l'état, sauf de rares exceptions, appartient à la mer, il est de la forte race habituée au travail, au danger, à la lutte contre les éléments qui demande énergie et sang-froid, et ses qualités il les conserve et les transmet de père en fils. Ce qu'on dit du matelot on peut le dire, je le répète, de l'officier et je suis sûr que pas un ne se froissera de ma comparaison, au contraire. La somme de travail qu'un officier de marine doit donner, simplement pour bien faire son devoir, est considérable, il n'y a pas pour ainsi dire une branche de la science qu'il ne doive pas avoir étudié, et il lui faut se maintenir toujours au courant. Dans ce monde de gens instruits, l'esprit de corps est très développé et il ne faut pas s'en plaindre car il fait de l'officier de marine un homme d'honneur, confiant en lui-même mais sans vanité, très rarement jaloux du succès d'un camarade, jamais envieux, généralement gai, très enfant et toujours galant.

Dr Jean Charcot.

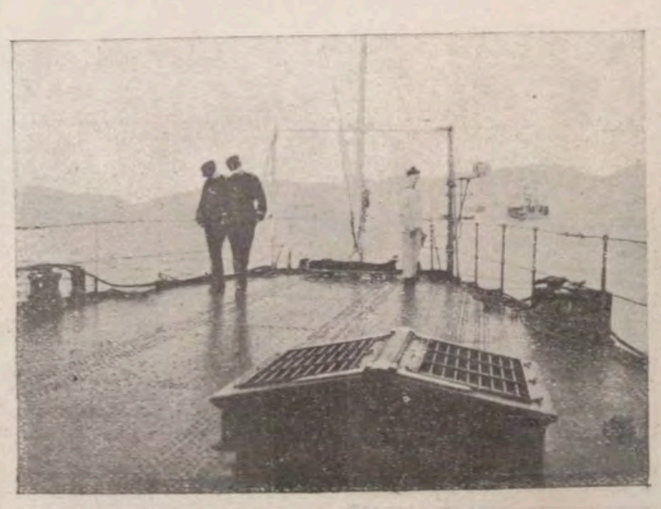
(*A suivre.*)

(Cliché du Dr J. Charcot.)

L' « AMIRAL CHARNER »
croiseur cuirassé sortant de Toulon, avec des troupes, à bord, pour la Corse.

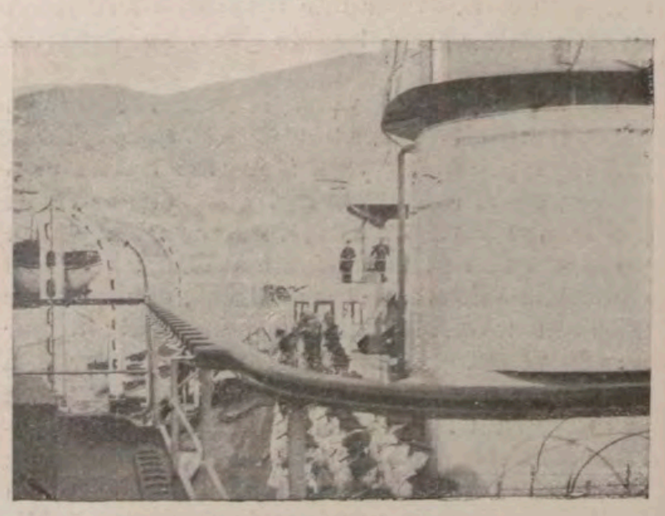
(Cliché du Dr J. Charcot.)

LE « CASSARD »



(Cliché du Dr J. Charcot.)

Le factionnaire de la bouée.



(Cliché du Dr J. Charcot.)

AVANT LE DÉFILÉ DU DIMANCHE
Au fond le commandant sur la passerelle arrière.

Pêches étranges et Pêcheurs étrangers

On ne prend pas les pêcheurs à la ligne assez au sérieux. Au fond ce sont des âmes simples et de grands philosophes. Ils savent parfaitement qu'ils n'attraperont jamais de poisson, mais ils pêchent tout de même. Leur plaisir n'est pas dans la réussite, il est en eux-mêmes; si « ça mordait » davantage, peut-être bien qu'ils s'amuseraient moins, si « ça mordait »

Naturels des Andamans ajustant le poisson.

toujours, peut-être qu'ils ne pêcheraient plus du tout. Ils donnent ainsi une grande leçon d'humilité aux autres hommes et leur apprennent que le sage doit se contenter de peu et savoir borner son désir. Voici revenu le temps de leur passion favorite, qu'ils soient heureux! Mais ce n'est pas d'eux que nous allons parler; goujons et ablettes sont un trop mince élément de curiosité; nous allons voir comment, dans les pays les plus lointains et les plus divers, est pratiquée la pêche au dugond, au thon et autres poissons que n'ont pas accoutumés d'abriter les flots paisibles de nos rivières nationales.

Voici d'abord des naturels des îles Andaman dans le golfe de Bengale. Comme instruments de pêche ils ne connaissent que leurs arcs, leurs flèches et leurs harpons. D'une adresse remarquable, ils tuent les poissons à coups de flèches; or les chasseurs qui ont essayé de faire de même avec leurs carabines savent combien cela est difficile de rectifier la position apparente que les objets prennent dans l'eau. Les Andamans, doués d'une prodigieuse acuité de vision, se tiennent ainsi immobiles sur un roc ou un canot attendant qu'une grosse pièce passe à leur portée; dès qu'elle est tuée, ils plongent immédiatement et vont eux-mêmes la chercher. Leur pêche favorite est la pêche à la tortue qu'ils capturent avec des harpons. D'ailleurs, très primitifs, ils ignorent l'usage du moindre vêtement. Leur seule coquetterie consistant dans leur coiffure, les uns donnent à leurs cheveux la forme d'un béret, les autres les portent en couronne, le sommet de la tête étant entièrement rasé; d'autres encore les arrangent en touffes de chaque côté. De formes très pures, ils sont plutôt petits, ne dépassant pas en général 1 m. 50. Leurs embarcations, comme on peut le voir sur nos photographies, sont simplement construites en creusant l'intérieur d'un immense tronc d'arbre. Telles quelles, elles peuvent néanmoins porter jusqu'à cinquante hommes et ne chavirent jamais.

Andamans s'en allant pêcher dans une grande embarcation.

Andamans partant à la pêche à la tortue.

Une maison de pêcheurs chinois sur le Yang-tse-Kiang.

Avec les photographies suivantes, nous passons en Chine, sur les bords du Yang-tse-Kiang. La première représente la maison de bois d'un pêcheur, bâtie sur les roches basses d'un fleuve; la seconde, tout un attirail de pêche bien digne de l'imagination compliquée des Chinois. Un système de poulies et de treuils permet de manœuvrer le filet. Très pauvres, ces pêcheurs passent leur existence entière sur l'eau, subsistant presque exclusivement de poissons. Lors d'une inondation récente, toutes les pauvres maisons de bois furent détruites et quelques milliers d'entre eux se noyèrent de misère.

A Samoa, les indigènes, comme aux îles Andaman, taillent leurs canots dans des troncs d'arbre, mais pour les rendre plus stables, ils établissent sur un côté une sorte de flotteur. Ainsi équipés, ils affrontent n'importe quel temps. Comme instruments, ils se servent de tous les engins connus : filets,

Expédition de pêche à Samoa.

Une partie de pêche dans une rivière du Bengale.

lignes, sauf pour un poisson particulier, le *bonito*, pour lequel ils préfèrent leurs propres hameçons faits avec des sortes de perles. On pêche la nuit, à la lumière des torches, la lueur de la feuille sèche de noix de coco ayant la propriété d'attirer le poisson.

Passons maintenant à la pêche du *dugong* sur les côtes de la Nouvelle-Guinée. Une de nos photographies représente un couple de dugongs qui vient d'être capturé. C'est une bête parfaitement inoffensive, quoique sa taille atteigne souvent près de 3 mètres. Sa pêche est particulièrement palpitante. On le harponne, soit d'un ca-

Ingénieuse méthode d'un pêcheur chinois pour arranger ses filets.

not, soit d'une petite plate-forme. Le harpon employé a une longueur de 4 mètres et se termine par deux ou trois rangées de pointes. Cette extrémité est détachable mais reste liée au manche du harpon par une corde longue de près de cent mètres. Pour attirer le dugong on laisse flotter un morceau quelconque de poisson; quand il est à portée et qu'il vient à la surface pour respirer, le pêcheur lance son harpon. L'énorme bête plonge alors et fait dérouler la corde; l'homme saute en canot, et chaque fois que le dugong remonte pour respirer, il le tire et l'entraîne vers la terre où il ne tarde pas à périr asphyxié. Souvent, au-dessous de la plate-forme, les naturels attachent un petit dugong qui sert de charme, disent-ils, pour en attirer de plus gros. La chasse au dugong se fait en grand, et de petites expéditions s'arment pour sa capture.

Comme on harponne le dugong en Nouvelle-Guinée.

Couple de dugongs venant d'être harponnés.

Un autre poisson, d'un genre très particulier, est le *seir*, qui ressemble assez à une grosse morue, il se pêche principalement à Ceylan. Pour le prendre, les Tamils se servent d'une sorte d'épervier. Ils se jettent sur un bras un immense filet circulaire en fil très mince et, quand ils sont arrivés à un banc de poissons, lancent leur filet. Ce peuple tue aussi le poisson avec des lances, mais la pêche du dugong se fait aussi la nuit, à la lueur toujours des fibres de noix de coco; il pêche aussi à la tortue, mais, pour une raison assez obscure, seulement le dimanche; quand je dis qu'il pêche à la tortue, c'est assez inexact, car il trouve beaucoup plus simple de parquer et d'élever des tortues dans des bas-fonds — un peu comme nous faisons pour les huîtres — et quand un Tamil a besoin de vivres, il en renverse une sur le dos, tranquillement en coupe quelques morceaux et s'en va, laissant la pauvre bête, ainsi dépecée, sur le sol.

Paponais guettant le dugong sur la vigie.

Dans le Bengale, des troupes nombreuses d'hommes et de femmes se livrent à la pêche aux petits poissons qui abondent dans ces parages. Une digue est construite en un endroit de la rivière. Quelques centaines de mètres en avant, les pêcheurs se mettent en ligne serrée, tenant à la main de petits paniers en osier, percés d'une large ouverture à une extrémité, d'une plus étroite à l'autre. Ils enfoncent ce piège jusqu'à la vase et se mettent en marche. Si un poisson entre dedans, ils le sentent à son frétillement, insèrent leur main par l'autre extrémité du panier, saisissent la bête et la mettent dans un récipient qui flotte attaché à leur ceinture. Les poissons qui échappent sont ainsi acculés à la barrière où on les prend facilement.

MAURICE RAVIDAT.

(*A suivre.*)

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

LES ATELIERS VINET
MONTAGE et RÉPARATIONS
Pour AUTOMOBILES
Téléphone 526-90. — 25, RUE BRUNEL

QUINQUINA DUBONNET
APÉRITIF
dans tous les Cafés.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

6441. — CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.